

CRITIQUES en Bref

Que des secondes - Théâtre tout court X, 2013 (comédienne et auteure) - Théâtre

David Lefèbvre, Mon théâtre.qc.ca, 7 février 2013

« *Elisabeth Locas suit avec un solo beaucoup plus sombre, incarnant une femme empreinte de souffrances, trahie par son corps, qui ne désire que ressentir, encore une fois, avant le grand départ, une parcelle de bonheur et de jouissance. Le corps de la comédienne, tordue, tendue, comme une marionnette dont on coupe un à un les fils, touche l'âme et le cœur.* »

Leila Louchem, CIBL, 4 à 6, 8 février 2013

« *Il y a eu un monologue écrit et joué par Elisabeth Locas, le ton le plus différent de la soirée. C'était super touchant, très bien joué. Ça m'a aussi très touché.* »

Temps Mort 1, 2 et 3, 2009-2012 (comédienne) - Série web

Marc Cassivi, C'est Juste de la TV

« *La distribution est vraiment très bonne !* »

Sophie Lorain, Canal VOX, Première Vues

« *J'ai beaucoup aimé. Beaucoup, beaucoup. (...) C'est intelligent, c'est bien fait. Eric fait de très beaux cadres, la photo est très belle et ses comédiens sont bons.* »

Michel Dorion, Qui fait quoi, 18 septembre 2012

« *Sélectionnée au Banff World Media Festival, en 2011 et mise en nomination aux international Digital Emmy Awards en 2012, la websérie « Temps mort » se voit enfin reconnue par ses pairs québécois (en remportant le Gémeau de la meilleure websérie, en 2012).* »

Cendres de Cailloux, 2009 (comédienne) - Théâtre

Francine Grimaldi, Radio-Canada 95.1 fm, Samedi et rien d'autre, 7 février 2009

« *Brigitte Hébert et Elisabeth Locas, deux excellentes comédiennes...* »

Yves Rousseau, Le Quatrième.com, 4 février 2009

« *Elisabeth Locas (Pascale) offre de lumineux et sensibles moments en adolescente blessée (...)* »

Marc-Yvan Coulombe, 98,5 fm, Bonjour la nuit, 3-4 février 2009

« *Texte magnifique, excellents comédiens. Une jeune troupe à voir.* »

Sara Fauteux, MonThéâtre.ca, 8 février 2009

« *...c'est avec plaisir qu'on assiste à cette production, dont la mise en scène éclairée et l'interprétation talentueuse rendent justice à la beauté du texte.* »

" *Le jeu des acteurs, Brigitte Hébert, Elisabeth Locas, Steve Pilarezik et Mario Thibeault est également excellent. De leur interprétation se dégagent une maîtrise et une compréhension des enjeux profonds de la pièce qui leur permet de soutenir l'intensité de ce texte imposant et du même coup, l'attention du public.*"

Mélo die Grenier, CINQ-FM Radio Centre-ville, *Magazine Centre-ville*, 30 janvier 2009

« *Le jeu des acteurs est impeccable, d'une très grande sensibilité. Sincèrement, j'ai adoré.* »

Maude Nepveu-Villeneuve, *Bords de scène*, Rappel 2008-09

« *...la compagnie d'Elisabeth Locas (Pascale) et Brigitte Hébert (Shirley) a su bien surmonter les difficultés de l'oeuvre, que le metteur en scène Luc St Denis compare à une tragédie racinienne que les dieux auraient désertée.* »

Quitas, 2006 (comédienne et auteure) - Théâtre

Francine Grimaldi, Radio-Canada 95.1

« *C'est beau, c'est du théâtre qui n'est pas banal !* »

Geneviève Germain, MonTheatre.qc.ca, 27 mai 2006

« *Quitas rassemble plusieurs éléments intéressants : un humour efficace, une chanteuse à la voix envoûtante, de jeunes personnages aux préoccupations bien actuelles et plusieurs répliques savoureuses, comme celle où Marie réplique : « Ça fait trente ans que je vis avec moi, docteur, je ne vois pas comment je pourrais m'éviter.* »

« *Les acteurs sur scène défendent leurs personnages avec beaucoup de détermination. Brigitte Hébert transmet assez justement l'angoisse de son personnage face à Elisabeth Locas qui affiche une Miel au regard glacial.* »

Robert Germain, Allo-Vedettes, Vol 25 No 36, du 3 au 10 juin 2006

« *Une création audacieuse. (...) Quitas est en somme une réflexion sur la liberté de choisir. C'est à voir.* »

Les Annélides, 2005 (comédienne) - Théâtre

Marie Labrecque, Le Devoir

« *Jouant dans le ton voulu, le quatuor d'interprètes (Claude Gagnon, Elisabeth Locas, Éric Yelle et l'intense Marjolaine Quintal) fait preuve d'homogénéité et d'une certaine précision.* »

La Presse

« *Ce plaisir exigeant, mais par moment très amusant, nous est donné par les comédiens Claude Gagnon, Elisabeth Locas, Marjolaine Quintal et Éric Yelle. Bien que réduit au rôle de clones, ils exécutent tous très bien l'exercice qui leur a été soumis.* »

Toi et tes nuages, 2004 (comédienne) - Théâtre

Robert Germain, Allo-Vedettes, Vol 23 No 29, du 17 au 24 avril 2004

« *Ce drame poignant est interprété d'une façon magistrale et les performances d'Elisabeth Locas sont troublantes.* »

Critiques comme **Auteure dans le Dossier de presse de cette section :

www.elisabethlocas.com/auteure.html

Mon(Theatre).qc.ca, votre site de théâtre

Du 6 au 9 février 2013, mercredi et jeudi 19 h vendredi 20 h samedi 16 h et 20h
Du 29 mai au 1er juin 2013, mercredi et jeudi 19 h vendredi 20 h samedi 16 h et 20h

Théâtre Tout Court X

Présenté à la Petite Licorne
Direction artistique Serge Mandeville et Véronick Raymond

Critique

par David Lefebvre

Fondé il y a quelques années déjà, *Théâtre tout court*, ce laboratoire-banc d'essai pour des auteurs, amateurs ou professionnels, des comédiens ou des metteurs en scène d'expériences diverses, a grandi, évolué, passant de L'Espace La Risée de la rue Bélanger à la Petite Licorne. Avec dix éditions au compteur, ce projet de Serge Mandeville et Véronick Raymond conserve malgré tout son côté expérimental et de douce folie, mais avec une direction artistique de plus en plus aguerrie et une réputation qui n'est plus à faire.

Pour cette édition de février, l'équipe de création a reçu 66 textes ; huit ont été retenus, ainsi que deux traductions - des textes des Américains Neil LaBute, un habitué de cette production, et Patrick Gabridge. Mandeville et Raymond se sont amusés, pour célébrer cette édition spéciale, d'ajouter une contrainte : que le chiffre 10 se retrouve quelque part dans le texte. S'il est plaisant, tout au plus, de trouver ledit chiffre, son utilisation ne rivalise malheureusement pas d'imagination ou de créativité. Par contre, un fil invisible joint directement ou non ces dix essais de manière étrangement passionnante : le sentiment de tromperie, ou de trahison, se reflète au travers de chaque histoire.

La représentation commence par *Minuit Kevin*, qui met en scène une femme (Anne-Hélène Prévost) délaissée le soir de Noël par son mari (David Leblanc) qui accueille chez elle un homme blessé à la tête. Si le texte de Leblanc manque peut-être d'originalité, jouant avec le cliché de la boucle temporelle, le départ n'est quand même pas raté, loin de là. Le ton un peu étrange de cette rencontre et l'humour dont fait preuve Anne-Hélène Prévost mettent la table pour le reste de la soirée. Elisabeth Locas suit avec un solo beaucoup plus sombre, incarnant une femme empreinte de souffrances, trahie par son corps, qui ne désire que ressentir, encore une fois, avant le grand départ, une parcelle de bonheur et de jouissance. Le corps de la comédienne, tordue, tendue, comme une marionnette dont on coupe un à un les fils, touche l'âme et le cœur. Marie-Ève Bertrand et Serge Mandeville interprètent un couple clandestin, qui quitte la ville pour un week-end à la campagne. Mais la femme, ayant ressenti pour la première fois depuis des lustres une étincelle d'amour pour son mari, décide d'être honnête avec son amant. Cet *instant de plaisir* n'est peut-être pas la meilleure courte forme de LaBute, mais offre quelques bonnes tirades. Le texte de Maxime Desjardins, *Veille de guerre*, est possiblement le plus jouissif de la soirée. L'auteur et son complice de scène, Vincent Fafard, s'en donnent à cœur joie dans le rôle de deux joueurs investis de RPG grandeur nature, dont l'un a décidé de quitter son groupe de gobelins pour embrasser celui des elfes. Totalement geek sans être nébuleux, le texte est d'un humour imparable, possiblement comme le sort d'un mage très puissant. Dans *Le troisième rôle*, Mathieu Quesnel s'amuse à mettre en scène un comédien (sympathique Nicolas Chabot) anxieux, réfléchissant trop sur les deux mots qu'il doit dire à la caméra. Répétant avec la pauvre comédienne principale de la série télé (Amélie Dallaire) qui ne peut lui refuser son aide, il verra le showbiz s'occuper de son problème de manière plutôt drastique.

Pélagie, d'Amélie Dallaire, est certainement la proposition la plus curieuse de la soirée. Une comédienne doit arrêter de jouer car ce n'est pas son tour ; elle se perd dans les coulisses, se baigne dans une piscine qui n'existe pas et rencontre un génie qui a une fixation sur les femmes enceintes. Divisée en quatre parties, la pièce légèrement surréaliste occupe les intermèdes entre les courtes pièces de la deuxième moitié de la représentation - une excellente idée. Dans le rôle de la jeune femme un peu perdue, Amélie Dallaire est délicieuse. Olivier Rousseau incarne, dans *L'Autrui*, un homme à la déficience sexuelle qu'il tente de comprendre. Ni totalement attiré par les femmes, ni par les hommes, il se réfugie finalement dans la maison de sa mère (et dans ses robes), décédée lors d'un accident de voiture. Sous la forme d'un monologue, ou plutôt d'une longue confidence, la pièce contraste par rapport aux autres textes, mais peut-être grâce à sa durée, accroche et se démarque du lot. Assise à une table de restaurant, Rachel (Véronick Raymond) discute avec sa meilleure amie. La conversation est ponctuée de petits clics provenant d'un compteur que Rachel tient en main, et ce n'est pas pour calculer les bons moments ensemble... De facture réaliste, la pièce de Gabridge - surtout la réaction de Rachel - pourrait faire plaisir à bien des filles qui se sentent lésées ou trompées. Toujours fidèle à lui-même, Michel Monty aborde l'amour et le sexe dans *Je pense donc je sue*, où un professeur de philo de près de 50 ans (Monty) s'entiche aveuglément d'une de ses élèves (excellente Alice Pascual) avec qui il a une aventure. Il veut tout abandonner pour elle, ayant senti une flamme vivante, une connexion, alors que de son côté, elle n'a que « baisé avec un vieux ». Mordantes, drôles, cinglantes, les observations des différences entre les deux générations - la signification des mots et des relations intimes, par exemple - s'avèrent justes et la répartie de la jeune femme est simplement jubilatoire. Si le théâtre d'horreur est peu présent sur nos planches, les amateurs seront ravis d'assister à une courte pièce de l'auteur des *Sept jours du Talion* et autres *Vide et Hell.com*, Patrick Senécal. Un écrivain (Martin Desgagné) séquestre un critique littéraire (Stéfan Perreault) qui lui est souvent défavorable. Ce dernier aurait écrit, à propos du plus récent roman de l'auteur, que le lecteur ne ressent pas la souffrance des personnages. Pour s'améliorer, l'homme de lettres décide alors de demander au journaliste de le tabasser, pour pouvoir décrire de la façon la plus authentique possible la douleur que l'on peut ressentir. Mais connaissant Senécal, ça ne s'arrêtera pas là. Marteau, batte de base-ball, coups, dent perdue et sang figurent dans cette mise en scène sans concession de Véronick Raymond. À preuve, le cri sincère d'une spectatrice (*oh my god!*) qui était placée près de la scène lors d'un moment un peu intense lors de la première.

La courte pièce est une forme peu répandue au Québec, contrairement aux États-Unis où de grands auteurs s'y adonnent allègrement. Elle permet pourtant d'expérimenter, de créer des univers uniques, de proposer des personnages tout aussi singuliers qu'ordinaires, ou des situations particulières sans sentir l'obligation de creuser incessamment le sujet, et ce, au profit de l'humour, de la déchirure, de l'horreur ou du « punch », quel qu'il soit. Cette édition de *Théâtre tout court* est solide dans son ensemble et très divertissante. Le choix des pièces est judicieux, et la disposition de celles-ci est bien équilibrée. Une très belle soirée, en somme, que nous offrent Serge Mandeville et Véronick Raymond, pour quelques soirs seulement. Longue vie à Théâtre tout court !

07-02-2013



Critique Mon Théâtre. qc.ca

par Sara Fauteux

Couronnée par plusieurs prix lors de sa création en 1993, *Cendres de Cailloux* est la deuxième pièce de Daniel Danis. Pourtant, ce texte magnifique a peu fréquenté les scènes montréalaises. On salue donc avec joie l'initiative de La Société des Anges de nous la présenter cet hiver à l'Espace Geordie. Et c'est avec plaisir qu'on assiste à cette production, dont la mise en scène éclairée et l'interprétation talentueuse rendent justice à la beauté du texte.

Au début de l'histoire, le drame a déjà eu lieu.
Au début de l'histoire, quatre personnages sont déjà marqués par une tragédie, déjà blessés, au bout de leur peine. Il n'y a plus d'innocence, plus d'insouciance. Le drame a déjà eu lieu et il pèse de tout son poids sur la pièce depuis la première réplique. Il nous est livré par des personnages conteurs, qui, sans briser l'illusion du quatrième mur, s'adressent au public et interagissent entre eux seulement par leurs récits entremêlés.



Ces personnages sont à la fois les conteurs de leur histoire commune et les témoins les uns des autres. Tout au long de la pièce, ils sont sur scène ensemble, mais isolés dans leur récit. Lorsqu'ils prennent la parole, une lumière se braque sur eux, entre les monologues, ils sont dans le noir. La mise en scène de Luc St-Denis crée un espace intimiste où la charge émotionnelle du texte trouve sa place. Comme accessoire, les acteurs ne disposent que d'une chaise dont ils se servent assez habilement pour animer leur discours.

Le texte poétique de Danis brille donc dans cette production épurée où ses mots puissants prennent tout leur sens. Le jeu des acteurs, Brigitte Hébert, Élisabeth Locas, Steve Pilarezik et Mario Thibeault est également excellent. De leur interprétation se dégagent une maîtrise et une compréhension des enjeux profonds de la pièce qui leur permet de soutenir l'intensité de ce texte imposant et du même coup, l'attention du public.

On peut malheureusement regretter plusieurs maladresses au niveau des éclairages. Espérons que l'équipe technique a revu le tout depuis la première, car ces multiples erreurs, ces projecteurs qui s'allument et s'éteignent pour se rediriger sur le personnage brisent la magie et cela finit par agacer franchement le spectateur. Outre ces faux pas techniques, cette production de la Société des Anges permettra certainement à plusieurs de découvrir l'œuvre de cet auteur important de notre culture et de pouvoir en apprécier pleinement la richesse.

Crédit photo : Benoît Guérin
08-02-2009

www.lequatrieme.com/
mercredi 4 février 2009
Cendres De Cailloux - La Société des Anges - Espace Geordie

Par Yves Rousseau

Avec Cendres de Cailloux, La Société des Anges s'attaque à une des oeuvres phares de Daniel Danis: un homme fuit avec sa fille le souvenir d'une mort atroce, celle de sa femme assassinée selon le pire des outrages. Voyage au pays de la douleur humaine...

Sur scène, quatre chaises, quatre témoignages, quatre espaces de solitude. Chacun dans son souvenir. Car Danis l'indique clairement en didascalie : au début de l'histoire, le drame a déjà eu lieu.

Les personnages ont le regard dans l'ailleurs, dans l'avant : l'être moins en présence que dans le souvenir. Révélé tour à tour, en alternance de soliloques en corridor de lumière dans une obscurité de solitude. Quatre points de vue d'un même temps de vie, quatre blessures, chacun étranglé de souffrance. Dans la langue fiévreuse en trajectoire existentielle d'implosions de Danis. Spleen.

Il y a Clermont qui fuit la douleur d'une femme perdue dans un sordide assassinat. Dans le silence du travail assommoir, dans l'intériorité torturée, là, dans cette ferme qu'il vient d'acheter après la fuite urbaine et l'errance de l'oubli, en marge de ce village de Sainte-mémère-du-cancan, qu'il évite comme la peste. Son silence est de roc, on le surnomme cailloux. Puis Pascale, sa fille, qui de ses dix-huit ans regarde l'antérieur : « À onze ans j'ai pris mon courage à deux mains pour laver les fenêtres encrassées avec des guenilles qu'on avait déchiré dans de vieilles serviettes de bain. En lavant, je me disais : je me soigne par en dedans, je lave ma peine, je la nettoie ».



Crédit: Benoît Guérin

Shirley, Coco, Pascale et Clermont (Brigitte Hébert, Steve Pilarezik, Elisabeth Locas, Mario Thibeault)

Ensuite, les locaux : Coco, un bum qui affronte son auto-canibalissante bête intérieure dans une trajectoire de jobbines, de soirées de beuveries au bar avec les amis bouées (dont Shirley), car les amis c'est tout ce qui compte et c'est tout ce qu'il a : « ces photos-là sont avec moi pour toujours, gardées sur moi. Une mémoire de visages que je traînerais pour le reste de l'éternité. Ces photos-là, celle que je montre, les quatre photos, Grenouille, Shirley, Flagos, Dédé, des visages familiers depuis la fin de mon secondaire, jusqu'à mes vingt-neuf-ans d'aujourd'hui, des amis pour la vie. Je les garde dans ma veste de cuir dans une pochette contre mon coeur éteint ». Finalement Shirley, qui de son bar semble être la seule à pouvoir appréhender, mettre en perspective cette vie, et domestiquer ces bêtes unies par cette atavique amitié, avec une souffrance existentielle, un mal être désespéré et une loi du talion villageoise qui les poussent à commettre d'indicibles frasques : « on était en train de faire la peau de la Thibodeau. On avait piqué nos quatre fanaux sur des

caisses de bières. J'étais saoule. On peut pas déterrer quelqu'un qui est mort depuis seulement six jours sans se saouler la gueule. On tombait en transe quand on faisait des affaires qui sortaient du bon sens ».

Quand Shirley s'éprend de Clermont, ce dernier renaît, mais la loi tribale du groupe commande son dû, comme pour le prix d'une trahison, et entre un certain bonheur dans l'inconfort de l'inconnu et le risque de la perte, et la solidarité tordue dans l'errance clanique en trajectoire vers nulle part comme seule réalité tangible et connue, mais rassurante, Shirley oscille : un dernier mauvais coup de trop. Éclatement. Tragédie. Noces de sang. Sauvagerie de mœurs sans nom. Destins mutilés. Terrible, je ne vous en dis pas plus...

Êtres spectraux, outre-vie d'outre-tombe, dans une récurrence hallucinée. Terrienne et poétique éruption de passé, dans une voix corporalisée en poses expressionnistes. Parfois dissociés, schizoïdes (comme lorsque l'enfant « slamme » certains passages pour les déréaliser et se protéger), dans un relatif statisme beckettien, en dénuement de solitudes alternées, certainement une approche d'une grande pureté, sans compromis, au service du texte dans son incarnation d'une trajectoire d'intériorité, filtré de toutes distractions, de tout anecdotique.

On sent le texte déjà assez bien en bouche, avec parfois de légères latences dans le rythme assez particulier du verbe de Danis. **Élisabeth Locas (Pascale) offre de lumineux et sensibles moments en adolescente blessée;** Steve Pilazerik (Coco) compose un « adulescent » d'un débonnaire livré aux turpitudes d'une animalité instinctive, à la fois attachant, touchant, et inquiétant, une vie de « rien à perdre »; Mario Thibeault (Clermont) dans la souffrance de la réclusion sur soi, soulève de bons moments troublants; finalement, Brigitte Hébert (Shirley) compose un personnage (peut-être le plus complexe?) d'une omnisciente conscience tout en paradoxes, la fille de la gang qui sait s'imposer et faire son chemin, mais qui ne peut pourtant échapper à la fatalité d'un certain destin coulé dans une atavique appartenance : déjà correct, mais peut-être encore un peu de travail au niveau de la fluidité des répliques, sûrement quelque travail de direction au niveau de quelques intentions. On parle d'ajustements, pas d'une mauvaise performance, précisons.

Côté éclairages, une soirée plutôt difficile. Si en régie on a réussi à contourner certains problèmes techniques, il reste certes du travail afin d'accorder synchronisation et intensité d'éclairage, un langage très important dans la pièce par sa façon d'isoler, de découper les espaces de vie en climat d'intensité et de rythmer ou conjuguer les prestations essentiellement alternées : on appréhende bien ce travail dans les portions épargnées par la poisse des premières. Avec un temps très court d'entrée en salle, comme c'est souvent le cas en théâtre émergent, question budget, il reste certes un certain rodage technique. La musique, pianistique contemporaine en éclats impressionnistes, soutient à merveilles certains éclats climatiques.

Malgré ces petits ajustements, la pièce est bien intéressante et part sur de bonnes bases, le metteur en scène Luc St-Denis ayant visiblement fouillé, questionné de près l'approche du jeu lié à l'intériorité particulière des caractères, certes une belle façon de matérialiser l'univers de la blessure humaine, quasi-tragique et pas facile de la pièce, avec un texte unique et riche.

Une production de La Société des Anges
Texte de Daniel Danis
Mise en scène de Luc St-Denis

Comédiens: Brigitte Hébert, Elisabeth Locas, Steve Pilazerik et Mario Thibeault
Scénographie de Geneviève Lizotte et Elen Ewing
Création sonore par Caroline Lavoie
Lumière par André Desaulniers
Direction de production, régie et assistance à la mise en scène Lyne Thériault

Du 3 au 14 février 2009
Espace Geordie, 4001 rue Berri, Montréal

Billetterie 514 721-4880

Une tragédie polyphonique

MAUDE NEPVEU-VILLENEUVE

Cendres de cailloux de Daniel Danis. Mise en scène : Luc St Denis. Production de la Société des Anges. À l'Espace Geordie, du 3 au 14 février 2009

Un piège sournois guette tous les metteurs en scène qui se frottent à un texte de Daniel Danis : celui du fait divers. Que l'on pense au meurtre de la Mère dans *Celle-là*, à l'orage qui tue les parents Durant dans *Le chant du Dire-Dire* ou au cancer qui frappe l'enfant de *Terre océane*, les pièces de Danis commencent toujours dans la rubrique des chiens écrasés, dans l'anecdote qui peut pousser un metteur en scène à se laisser leurrer et à opter pour un réalisme rassurant, mais immanquablement réducteur. Dans le cas de *Cendres de cailloux*, où c'est un fait divers réel, soit un crime perpétré dans une boutique de la rue Laurier à Montréal, qui inspire à l'auteur le point de départ de son texte, le risque est encore plus grand.

Et si l'on arrive, en saisissant la dimension tragique, voire mythique de l'œuvre, à éviter cet impair, la partie n'est pas gagnée pour autant, car la forme « dramatico-épique » (David, 2007 : 66) de *Cendres de cailloux*, narration croisée répartie en 39 tableaux titrés, pose à son tour problème. Comment, en effet, monter sur scène un tel enchevêtrement de récits sans répéter dans l'action ce qui se trouve déjà dans le discours ? Dans quel lieu situer cette étrange confession à quatre voix, dont celle de Coco provient d'outre-tombe et celle de Clermont, d'un être réfugié dans le mutisme d'une dépression irrémédiable ? Et c'est sans compter la sibylline didascalie initiale, qui nous apprend qu'« au début de l'histoire, le drame a déjà eu lieu » (Danis, 2000 : 8) ; si nous sommes après le drame, comment expliquer ce temps global, multiple, qui oscille du passé au futur au sein d'une même réplique ?

Ce sont peut-être toutes ces questions, tous ces écueils potentiels qui font que l'on n'a pas revu *Cendres de cailloux* sur les scènes du Québec depuis la relecture de Gill Champagne en 1994¹, jusqu'à ce qu'une jeune compagnie, La Société des Anges, s'en empare en 2009 pour la ramener sur les planches de l'Espace Geordie, à Montréal. L'attente en aura toutefois valu le coup, car la compagnie d'Élisabeth Locas (Pascale) et Brigitte Hébert (Shirley) a su bien surmonter les difficultés de l'œuvre, que le metteur en scène Luc St Denis compare à une tragédie racinienne que les dieux auraient désertée (Société des Anges, 2009 : 9). Cette judicieuse analogie, que l'on trouve dans le document produit par la compagnie, a toutefois l'inconvénient (ou le mérite ?) de pointer dans la direction d'une réduction du sens à laquelle l'équipe n'a pas su échapper. Les coupures auxquelles a procédé St Denis, qui a retranché des pans de tableaux, voire des tableaux complets, semblent avoir quelque chose en commun : elles éludent presque complètement (mais pourtant pas systématiquement) les références à la religion catholique, et notamment les références à la virginité retrouvée de Shirley dans les bras de Clermont (Mario Thibault).

¹ La mise en scène de Gill Champagne, production du Théâtre Blanc, est présentée sur la scène du Théâtre du Périscope, à Québec, du 24 novembre au 3 décembre 1994. *Cendres de cailloux* est toutefois créée à l'automne 1993, à la fois au Théâtre de la Rubrique de Jonquière, le 28 octobre (mise en scène de Dominick Bédard) et à l'Espace GO de Montréal, le 16 novembre (mise en scène de Louise Laprade).

Si St Denis a vu juste en remarquant l'absence de Dieu dans *Cendres de cailloux*², il a réduit l'impact, peut-être par inadvertance, d'un élément essentiel du travail de l'auteur qui, en opposant les tranches païennes de la *gang* aux références catholiques (dont la « résurrection » de Shirley après trois jours), se demande « comment on peut se comprendre comme collectivité à travers le passage du profane au sacré » (Saint-Hilaire, 1994 : C3). Cette dichotomie entre profane et sacré, fondamentale chez Danis, tout comme l'idée du recommencement et de la recherche d'absolu qu'elle implique, se trouve ici amoindrie par des choix apparemment maladroits, qui n'avaient sans doute comme objectif que de raccourcir la durée de la représentation. Peut-être en effet ces coupures étaient-elles inévitables, puisque (doit-on en accuser le texte ?) le rythme de la pièce paraît malgré tout s'amollir quelque peu vers son milieu avant de reprendre, brillamment maîtrisé cette fois, lors du tableau « Une rencontre réussie », où les répliques des personnages s'enchaînent beaucoup plus rapidement.

À l'exception de ce léger manque de clairvoyance et de souffle, la mise en scène, autant du point de vue de la mise en espace que de la direction d'acteurs, témoigne néanmoins d'une compréhension assez juste de l'œuvre. Les récits que font Shirley, Coco, Pascale et Clermont des événements qui précèdent le drame (soit la mort simulée de la première, le suicide du second et l'effondrement du dernier) sont portés par les comédiens dans un environnement qui tient davantage du dispositif que du décor³ et qui laisse la place à l'élément central de la pièce : la parole, constituant formel et déclencheur du drame. En effet, le dispositif imaginé par la scénographe Geneviève Lizotte ne comprend que quatre chaises de bois assez éloignées les unes des autres et sur lesquelles sont la plupart du temps assis (ou grimpés, ou accrochés) les quatre comédiens, qui s'en servent aussi parfois comme accessoire ou comme interlocuteur imaginaire. L'acteur, seul avec sa chaise, incapable d'interaction directe avec l'autre, sinon avec le spectateur, auquel il s'adresse, adopte ainsi une posture de conteur, posture particulièrement évoquée par le jeu très physique de Steve Pilarezik (Coco) et par les éclairages qui créent un espace clos et isolé autour de chaque comédien lorsqu'il raconte.

En plaçant ses comédiens dans une situation de conteur, Luc St Denis touche à un élément essentiel du théâtre de Daniel Danis, c'est-à-dire sa dimension épique, qui renvoie aux origines de l'oralité comme moyen de transmission des mythes, des récits et de tout ce qui compose la mémoire individuelle et collective. L'acteur n'ayant ici comme matériau qu'un flot de paroles sans didascalie se trouve alors à incarner sur scène un corps plutôt qu'un personnage et évite ainsi une gestualité figurative, mimétique. Le théâtre, dans ce contact direct entre l'acteur, « corps parlant » (David, 2007 : 69) qui raconte et à travers lequel passe l'émotion, et le spectateur, à même d'imaginer le drame à partir des récits polyphoniques, retrouve ainsi son rôle de liant social. De plus, un tel dispositif offre une réponse ingénieuse à la question du lieu et du temps qui, on l'a dit, constitue un écueil inévitable dans la représentation de *Cendres de cailloux* sur scène : comme les personnages sont ici davantage des voix exprimant une mémoire globale et

² Coco ne dira-t-il pas justement que « nous autres de ma génération, / on essaie de vivre de nous autres. / Sans dieu nulle part » (Danis, 2000 : 86-87) ?

³ Selon la définition d'Arnaud Rykner, le dispositif, au contraire du décor de théâtre traditionnel, permet au spectateur d'entrer dans « un espace sémantiquement ouvert, plutôt que de se voir proposer les clefs qui lui permettront de comprendre ce à quoi il va assister »; ainsi, le dispositif « se contente d'organiser [le réel] dans l'espace de la représentation » (Rykner, 2008 : 93).

rétrospective, mais pourtant encore investie des événements, le non-lieu et le non-temps d'où ils s'adressent à nous ne peuvent être que ceux de la représentation. Pourquoi alors s'embarrasser d'un décor, faire croire que nous sommes ailleurs, alors que nous pouvons être sur scène, c'est-à-dire partout et nulle part à la fois ?

La pièce, pourtant, comporte une certaine dose de réalisme, que l'auteur construit savamment tout en démantelant le réel au détour des phrases, et la mise en scène de Luc St Denis sait jouer sur les deux plans, faisant du même coup la preuve que Danis peut être (bien) monté au Québec. L'accent québécois, la langue populaire se frottent ici aux répliques parfois scandées, parfois chantonnées par Élisabeth Locas (Pascale), aux gestes brusques, animaux de Steve Pilarezik (Coco), aux cris subis de Brigitte Hébert (Shirley) et à la douleur stoïque ou au lyrisme amoureux de Mario Thibault (Clermont). Les costumes d'Elen Ewing, parfaitement « mimétiques », fréquentent les chaises devenues rochers, comptoirs, quatre-roues, ou simplement accessoires dont les mouvements marquent le souffle des personnages. Et la musique créée par Caroline Lavoie, en notes de piano vaguement discordantes, n'exprime pas tant une émotion qu'une atmosphère propre au conte. Car nous ne sommes pas au cinéma, où chaque lieu, chaque image nous sont imposés, mais bel et bien au théâtre, où l'on peut imaginer, chacun pour soi mais pourtant tous ensemble, une centaine de versions différentes de ce drame qui, sous ses apparences de fait divers, s'érige en véritable tragédie sur la si petite scène de l'Espace Geordie.

BIBLIOGRAPHIE

DANIS, Daniel (2000), *Cendres de cailloux*, nouvelle édition, Paris, Leméac/Actes Sud-Papiers.

DAVID, Gilbert (2007), « Le langage-à-langue de Daniel Danis : une parole au corps à corps », *Études françaises*, vol. 43, n° 1, p. 63-81.

RYKNER, Arnaud (2008), « Du dispositif et de son usage » dans Gilbert DAVID et Hélène JACQUES, dir., « Devenir de l'esthétique théâtrale », *Tangence*, n° 88, Presses de l'Université du Québec, Université du Québec à Rimouski, Université du Québec à Trois-Rivières, p. 91-103.

SAINT-HILAIRE, Jean (1994), « Entretien avec l'auteur de *Cendres de cailloux* », *Le Soleil*, 20 janvier, p. C3.

SARRAZAC, Jean-Pierre (1981), *L'avenir du drame*, Lausanne, L'Aire.

SOCIÉTÉ DES ANGES (2009a), *Cendres de cailloux*, captation du spectacle, Montréal, 104 min, coul., DVD.

SOCIÉTÉ DES ANGES (2009b), *Cendres de cailloux*, document d'accompagnement, Montréal.

Voyage en Absurdie

LES ANNÉLIDES

Mise en scène et environnement sonore d'Étienne Fortin.

Dramaturgie d'Adrien Gruslin.

À la salle intime du théâtre Prospero, jusqu'au 9 avril.

MARIE LABRECQUE

Le titre annonce la nature de la bête. Si les annélides sont des animaux au corps formé d'une succession d'anneaux, ce spectacle met bout à bout une suite de fragments textuels, puisés chez certains auteurs liés au théâtre dit de l'absurde, Tardieu, Ionesco et Jarry au premier chef. C'est la première production de la troupe Palindrome compagnie inventive, mais l'aboutissement d'un long processus, dont la première étape, *Opéabsurde*, avait été présentée en 1999.

Les Annélides impose un climat, un univers, plutôt qu'un récit (une histoire qu'attendent vainement les personnages) ou une suite logique. Les concepteurs ont misé sur certains motifs récurrents des dramaturges de l'absurde: l'implosion du langage, l'immobilisme et, surtout, l'attente. Quatre créatures à l'allure fantomatique étrangement similaire (perruques blanches, maquillages blafards, vêtements

neutres) y attendent un sens, une direction, un récit qui ne viendra pas. Comme la naissance contient déjà le germe de la mort, la pièce finit comme elle commence, épousant une forme circulaire qui traduit une sensation de piétinement.

Entre-temps, les personnages auront joué de courtes scènes, récité en chœur des litanies de mots, débité des successions apparemment aléatoires de phrases.

Un (trop) long extrait de Jarry, mettant en scène le père et la mère Ubu, me semble venir briser un peu le rythme du spectacle. Surtout qu'on baigne ici davantage dans le grotesque.

Jouant dans le ton voulu, le quatuor d'interprètes (Claude Gagnon, Elisabeth Locas, Eric Yelle et l'intense Marjolaine Quintal) fait preuve d'homogénéité et d'une certaine précision. Même s'ils paraissent parfois forcer un peu la note, surtout dans l'environnement très intime de la petite salle du théâtre Prospero.

Le spectacle mis en scène par Étienne Fortin nous plonge dans un univers insolite soutenu, une promenade en Absurdie qui tantôt amuse et séduit, tantôt laisse perplexe. Car à force de juxtaposer des textes sans liens apparents, cet exercice ludique mais cérébral ne nous donne pas vraiment d'entrée dans son monde.

Les Annélides

Les Annélides, qui a pris l'affiche de la salle intime du Théâtre Prospero la semaine dernière, est le fruit de très intenses recherches sur le théâtre de l'absurde. Il s'agit de la première production officielle d'une compagnie pourtant fondée en 1995 et nommée Palindrome. Une première étape de travail, portant le titre *Opérabsurde*, avait vu le jour en 1999 au Centre culturel Calixa-Lavallée. Mais revenons à ce titre énigmatique. Les annélides représentent « l'embranchement des vers à segments », c'est-à-dire ces petits animaux au corps mou et allongé dépourvus de pattes. Le parallèle qu'on semble faire entre ces créatures rampantes et les personnages du théâtre de l'absurde existe dans l'état d'attente de transformation qui les caractérise tous deux. Mais on pourrait en faire un autre, sur le plan formel. Le metteur en scène Étienne Fortin, tête pensante du groupe, s'inspire des écrits de Tardieu, Jarry et Ionesco pour donner naissance à une création faite de segments successifs liés par une quête de sens. Ce « plaisir exigeant », mais par moments très amusant, nous est donné par les comédiens Claude Gagnon, Élisabeth Locas, Marjolaine Quintal et Éric Yelle. Bien que réduits au rôle de clones, ils exécutent tous très bien l'exercice qui leur a été soumis.

«Quitas»: Une création audacieuse!

Sur la scène de l'Espace Gordie, rue Berri, La Société des Anges présente «Quitas » qui veut dire en espagnol «Tu quittes», une nouvelle création de la comédienne Élisabeth Locas, directrice et fondatrice de cette jeune compagnie, avec la comédienne Brigitte Hébert.

Avec elle, Élisabeth y joue du reste un des principaux rôles aux côtés d'André Nadeau, Karine Perron et Julie Goupil, dans une mise en scène de Martin Champagne. C'est une création audacieuse et qui s'avère prometteuse, en dépit de quelques longueurs..

Marie Coupali (Brigitte Hébert), le personnage principal, est une jeune femme incapable de prendre

des décisions positives en amour et dans la vie de tous les jours. Miel (Élisabeth Locas) est au contraire fonceuse et n'hésite pas à prendre des risques. À ces personnages principaux s'ajoutent le sensuel docteur Lombré (André Nadeau) et Madeleine (Karine Perron) qui exercent de l'influence sur Marie.

Finalement Miel et Marie se retrouvent sur le rocher d'une île déserte. L'une veut



Une scène de la pièce «Quitas» d'Élisabeth Locas, que présente La Société des Anges, sur la scène de l'Espace Gordie, rue Berri.

mourir, mais l'autre tient à vivre à tout prix. Leurs réalités se confrontent et ces jeunes femmes finissent par réaliser qu'elles dépendent l'une de l'autre. Elles doivent donc faire des choix déterminants et cette

rencontre change à tout jamais le cours de leur existence.

«Quitas » est en somme une réflexion sur la liberté de choisir. C'est à voir.

ROBERT GERMAIN

«Toi et tes nuages» UN DRAME POIGNANT!

La compagnie de théâtre La Société des Anges présente au Théâtre Prospero la fameuse pièce d'Eric Westphal "Toi et tes nuages", mise en scène par François Blain. Elle porte sur le sacrifice librement consenti d'une femme, pour s'occuper de sa sœur, atteinte d'une maladie mentale. C'est un thème très actuel, à l'heure où l'on s'interroge sur la place des malades mentaux dans la société.

C'est l'histoire de deux sœurs Adèle et Ernestine (Brigitte Hébert et Elisabeth Locas) qui vivent à l'écart, en raison de la maladie mentale d'Adèle. Elles restent chez elles, dans un espace clos et Monsieur Zombrovitch (Jean-Marie Moncelet), un zoologiste, est le seul qui leur rend visite. C'était un ami de leur défunt père, également un zoologiste et qui vivait entouré de multiples animaux...

Ernestine a développé une affection démesurée pour les singes, qu'elle finit par tuer et mutiler pour tou-



Les interprètes de la pièce "Toi et tes nuages" au Théâtre Prospero.

tes sortes de raisons plus ou moins futiles. Puis pendant l'absence de sa sœur, Adèle reçoit la visite d'un vendeur de brosse (Benoît Guérin) dont elle fait son prisonnier et séquestre. On se demande avec raison si

elle ne va pas lui réserver le même sort qu'à ses singes. Ce drame poignant est interprété d'une façon magistrale et les performances d'Elisabeth Locas sont impressionnantes.

La pièce "Toi et tes nua-

ges" a remporté de nombreux prix, a déjà été télédiffusée à Radio-Canada et Paul Buissonneau l'a déjà mise en scène au Quat' sous. C'est à voir.

- ROBERT GERMAIN.